



# ACTES DU COLLOQUE

TRANSMISSION  
AUX JEUNES  
GÉNÉRATIONS

WWW.FONDATION-CLAUDE-LEVY.ORG

2025

# SOMMAIRE

Sommaire.....	1
Avant propos.....	2
Carole REICH, ouverture du colloque.....	3
Josiane DEVAUX, Recommandation de lecture.....	4
Sylvie TISSIER, Le Journal d'Anne Frank, du journal intime à une mémoire collective.....	5
Valérie CUDKOWICZ, Aloumim d'hier à aujourd'hui : les nouveaux défis de la transmission de la mémoire.....	10
Gaby HOCHMAN, La mémoire retrouvée.....	12
Irena KOWALCZYK-KEDZIORA, Une meilleure enfance pour un monde meilleur d'après Janusz Korczak, un pédagogue d'exception.....	13
Floriane BARBIER, La « Montagne refuge ».....	18
Muriel ROSENBERG, 1000 enfants cachés, l'essentiel de leurs parcours.....	22
Frédéric ROGNON, L'engagement protestant : André et Magda Trocmé.....	26
Jeanne PIFFAULT, Monseigneur Gabriel Piguet, une figure de la résistance chrétienne en Auvergne.....	34
Remerciements.....	46

# Avant propos

La Fondation Claude Lévy, enfant juif caché, s'est donnée pour mission de transmettre la mémoire des enfants juifs cachés durant la Seconde Guerre mondiale. À travers l'attribution biennale d'une bourse de recherche, elle soutient les travaux historiques et pédagogiques permettant de mieux comprendre cette période et d'en assurer la transmission aux générations futures.

Le 5 février 2025, la Fondation a organisé à Strasbourg un colloque sur le thème "Témoignages : transmission aux jeunes générations". Cette rencontre a réuni d'anciens enfants cachés, des historiens et des acteurs de la mémoire, offrant un moment d'échange et de réflexion sur l'importance du témoignage dans la construction du souvenir collectif. Une partie du colloque portait sur le rôle de sauveteurs de confessions chrétiennes, protestante et catholique, qui malgré leur différence de foi, ont porté assistance aux enfants.

Ce dossier compile l'ensemble des textes des intervenants venus présenter leurs travaux lors de cet événement. L'intégralité des interventions est disponible en vidéo pour ceux qui souhaitent prolonger cette réflexion essentielle.

# Carole REICH

Ouverture du colloque

“J'espère que vous êtes tous en bonne santé. Je peux en dire autant de moi, j'attends avec impatience une seconde lettre de vous. Bientôt la fête des mères et ce jour, je vous le dis, je ne serai pas heureux. En attendant de vos nouvelles, je vous embrasse tendrement. Votre ami, qui vous aime bien et qui vous est fidèle et dévoué.”

“Nous avons fait bon voyage, la nuit j'ai dormi et le jour j'ai regardé par la fenêtre ouverte. Le train était rempli. En passant par Saint-Etienne, j'ai vu un train qui a déraillé. En arrivant cette nuit, j'ai dormi dans un externat tenu par des Frères. La cheftaine Koala s'était arrangée pour me mettre directement dans un collège.

J'espère bientôt vous revoir, en paix, et pour toujours rester ensemble. Ecrivez-moi bien vite, j'ai beaucoup le cafard ici mais lorsque j'ai vos lettres, je l'ai moins. Ce matin, je suis allé à la messe de 8h, c'était triste. Je n'ai le droit de vous écrire que le jeudi et le dimanche. J'étais très malheureux jusqu'à hier car j'avais de grands soucis vous concernant. Mais maintenant que je sais que vous vivez encore tous, je suis un peu plus heureux. Le manger est juste suffisant, mais c'est surtout le pain qui me manque. Ici, je lis beaucoup, il y a une bibliothèque. J'ai lu David Copperfield, l'habitation du désert, et je suis en train de lire Maître du monde par Jules Verne.

Savez-vous où je suis ? Je veux encore vous demander un service, le plus beau que vous puissiez me donner. C'est de me faire retourner auprès de vous.”

Extraits de lettres de Claude Levy, dit Levice, avril-mai 1944, Château de MAGNY

# Josiane DEVAUX

## *Lecture d'un extrait de Pour les générations futures de Simone Veil*

Quelle vie, qui débuta dans la douleur extrême et se poursuivit grâce à son opiniâtreté, sa force de caractère et son idéal, sa foi en l'humain, sa puissance de réflexion, jusqu'à nous rester comme un modèle.

Je ne vous parlerai pas ici de la Ministre de la santé de 1974, qui parvint contre vents et marées à faire adopter la loi dépénalisant le recours à l'interruption de grossesse, ni de la première présidente du Parlement Européen 1979 qui promut la réconciliation franco-allemande et oeuvra pour la construction européenne, ni de son entrée au panthéon 2018.

Mais de celle qui fut déportée à Auschwitz à l'âge de 16 ans. Sa mère Yvonne, son père André et son frère Jean, et l'une de ses sœurs, Milou, furent également déportés. Sa mère mourut du typhus à Bergen-Belsen, le sort de son père et de son frère déportés en Lituanie, ne fut jamais parfaitement élucidé.

Et celle qui voulut témoigner, mais aussi rendre justice à ceux qui "avaient tenu à prouver que les juifs demeuraient à leurs yeux, des hommes" et celle qui en 2005 prononça une conférence devant des étudiants dont je tire ici quelques extraits.

Pour les générations futures :

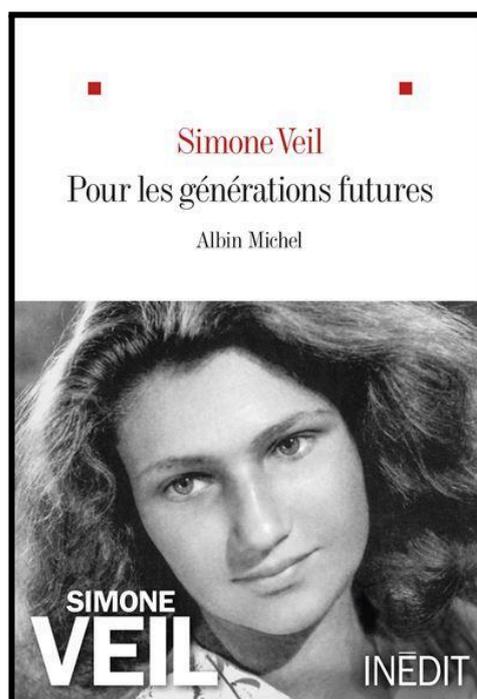
Et vous qui êtes les générations futures

Et vous qui ne l'êtes plus

Vous pouvez accueillir ses mots

Vous pouvez transmettre ses mots

Il y a la mémoire, et il y a l'histoire.



# Sylvie TISSIER

## *Le Journal d'Anne Frank, du journal intime à une mémoire collective*

La Maison Anne Frank est ouverte depuis 1960, c'est un musée mais aussi une fondation éducative dont l'histoire est liée au Journal d'Anne ainsi qu'à l'action de son père.

### **Rappelons l'histoire de la famille Frank en quelques grandes lignes**

1929 est l'année de naissance d'Anne Frank en Allemagne. C'est aussi l'année d'une crise économique mondiale qui fragilise la jeune République de Weimar, proclamée en 1919, après la Première Guerre mondiale. Cette guerre a vu Otto Frank, ainsi que son frère, se battre dans l'armée de son pays, l'Allemagne. Otto épouse Edith Holländer en 1925, Margot naît en 1926, puis Anne en 1929. La famille Frank est une famille allemande juive, qui fait partie d'un courant libéral du judaïsme : célébrant les principales fêtes juives, peu pratiquants (chaque membre de la famille étant différent de ce point de vue), croyants ou non. Il faut souligner la diversité des pratiques et des cultures du judaïsme, en fonction des lieux, des sociétés et des époques. La figure imaginaire « du Juif » fabriquée par les antisémites vise à désigner les Juifs réels comme boucs-émissaires.

Au début des années 30, l'Allemagne est marquée par la crise économique et se tourne peu à peu vers un parti politique extrémiste, nationaliste, raciste et antisémite : le parti nazi dirigé par Hitler. Grâce à une propagande organisée et une coalition avec un autre parti, celui-ci est nommé chancelier en 1933. L'annonce de l'arrivée des nazis au pouvoir entraîne l'exil de la famille Frank à Amsterdam (Pays-Bas). Les idées d'Hitler sont connues et Otto et Edith souhaitent avant tout protéger leurs filles et les faire grandir dans un environnement libre. En quelques mois, l'Allemagne devient une dictature : les opposants politiques sont arrêtés, les libertés suspendues et les persécutions antisémites sont mises en place très rapidement.

Les Frank – et en particulier Anne et sa grande sœur Margot – s'adaptent rapidement à leur nouvelle vie, grâce à l'école et à leurs amis. Cette enfance paisible

prendra fin avec l'invasion des Pays-Bas, en mai 1940, par l'Allemagne et la mise en place des mesures antisémites dans les pays occupés.

En juillet 42, la famille est contrainte d'entrer en clandestinité pour soustraire Margot à une convocation des nazis (cette convocation étant en fait un piège, une arrestation qui mène aux centres de mise à mort). Les parents Frank avait anticipé cette possibilité et aménagé une cachette derrière l'entreprise où travaille Otto Frank. Ses collègues et amis acceptent de les aider à survivre. L'Annexe – la cachette secrète – accueille également les trois membres de la famille Van Pels puis Fritz Pfeffer, un dentiste. Les aides apporteront durant deux ans, nourriture, vêtements, livres et réconfort aux huit clandestins.

### **La genèse d'une œuvre**

Ces événements – résumés ici - sont racontés par Anne elle-même, dans le journal intime qu'elle reçoit le 12 juin 1942, pour son treizième anniversaire. Elle le considère comme son plus beau cadeau et écrit immédiatement. Au début, elle fournit des descriptions de sa vie, de ses amis, de l'école... jusqu'à l'arrivée dans la cachette début juillet. À partir de ce moment, les événements de l'Annexe (anniversaires, disputes, fêtes, tensions, cadeaux, pénuries, cambriolages, incidents...) deviennent une source quotidienne d'inspiration pour Anne, qui exerce sa plume au fil des mois. Elle trouve dans son journal un moyen d'évasion face à la peur et un espace où imaginer l'avenir.

Le Journal en lui-même est tout d'abord ce petit carnet à carreaux que l'on connaît, mais celui-ci est rapidement rempli, et Anne continue à écrire sur des cahiers de comptabilité offerts par Bep. Elle rédige également un « Livre de belles phrases » et des contes, qu'elle lit parfois aux autres membres de l'Annexe. En mars 44 : elle entend à la radio que les témoignages (lettres, journaux intimes,...) seront rassemblés après la guerre et décide de tout réécrire, sur des feuilles volantes, en vue d'une publication. On peut alors considérer qu'elle commence un véritable travail d'écrivain, élaborant son récit, choisissant ses mots, donnant des pseudonymes, intégrant des réflexions plus profondes. Elle continue à écrire en parallèle son journal intime. Les clandestins sont arrêtés le 4 août 1944, puis

emprisonnés à Westerbork avant d'être déportés le 3 septembre par le dernier train de déportation des Pays-Bas vers Auschwitz. Tous seront séparés, et en 1945, Otto se trouve être le seul survivant. Accueilli par Miep à Amsterdam après la Libération, il recherche sa femme et ses filles mais reçoit l'annonce de leur décès à l'été 45.

Miep lui confie alors le journal d'Anne (tous les cahiers et papiers qu'elle a pu retrouver dans l'Annexe), qu'elle avait conservé dans le but de le redonner à la jeune fille à son retour, et Otto lit peu à peu, découvre le talent de sa fille et son ambition de publier un livre. Mais peut-on publier un journal intime ? Otto prend la décision quelques mois plus tard, sur le conseil de ses amis : c'est un témoignage, qui appartient à l'Humanité. Il choisit ainsi de réaliser le vœu de sa fille qui avait elle-même préparé une version de son Journal pour le rendre public.

### **Le Journal d'Anne Frank devient célèbre**

« Het achterhuis » est la première publication du Journal en néerlandais publié en 1947, rassemblant des extraits des écrits d'Anne.

En 1951, le livre est rapidement traduit en allemand (c'était un souhait d'Otto Frank) et en français ; puis en anglais en 1955. Le livre est alors lu et diffusé à grande échelle, notamment aux Etats-Unis.

En 1955, Broadway s'en empare, puis le film de Georges Stevens accroît encore la popularité du Journal. C'est un peu exceptionnel dans cette période d'après-guerre que ce type de récit soit populaire, mais il faut souligner que la pièce comme le film édulcorent le propos : on y voit des personnes dans un huis-clos, en gommant presque le contexte de la clandestinité et de la menace des nazis. En cette période de reconstruction, Georges Stevens a choisi le Journal d'Anne Frank pour évoquer la Shoah, bien qu'il ait été témoin de la Libération des camps (notamment Bergen-Belsen) en tant que cinéaste de l'armée américaine.

Ces œuvres amènent de nouveaux lecteurs vers le Journal qui devient célèbre dans le monde entier. Il est aujourd'hui traduit dans plus de 80 langues et Anne Frank est devenue une figure emblématique des enfants assassinés durant la

Shoah. Une figure emblématique Anne Frank a désormais une place particulière dans notre mémoire collective : - une adolescente qui fait part de ses sentiments, ses émois, ses colères, ses pensées - sur laquelle nous possédons beaucoup de documents (écrits, photos) : elle devient une voix pour toutes les personnes qui ont disparu sans laisser de traces durant le génocide. Le projet des nazis était d'anéantir la population juive mais aussi les traces de son existence, puis d'effacer les traces de ce crime. - cet héritage est celui de tous : à travers une histoire individuelle, l'humanité en chacun de nous est questionnée - elle garde espoir dans une situation insupportable et nous montre également des personnes capables de s'opposer.

Le journal intime est donc devenu un document de mémoire et d'histoire, lu par des millions de personnes, qui nous aide à percevoir les événements historiques d'un point de vue individuel.

L'action d'Otto Frank dans l'inscription de cette mémoire a été déterminante, car au-delà du témoignage, il voulait que les jeunes (des années 50, 60...) puissent apprendre de cette histoire et y trouver la force de s'opposer aux injustices de leur époque.

Otto reçoit des milliers de lettres, perçoit l'intérêt des lecteurs pour le lieu où Anne a écrit son journal et crée en 1959 la Fondation Anne Frank, une fondation éducative. Le musée – l'Annexe - est ouvert au public le 3 mai 1960. Confiant en la jeunesse, Otto accueille à la Maison Anne Frank des jeunes venus du monde entier afin de transmettre l'histoire mais surtout de partager leurs réflexions, leurs inquiétudes et leurs combats pour les Droits humains. Il leur donne la possibilité de s'exprimer notamment par le biais d'expositions. Des rencontres internationales sont organisées et nourrissent les réflexions : Comment une démocratie a-t-elle pu basculer dans la dictature ? Comment les populations ont-elles été aveuglées par l'idéologie ? Comment la Shoah a-t-elle pu avoir lieu ? Le témoignage invite à se poser des questions au présent, y compris à petite échelle : comment réagir lorsque nous sommes face à une injustice ? Il acquiert une dimension universelle.

## Une mémoire vivante

Cet engagement d’Otto Frank est à l’origine des projets éducatifs menés par la Maison Anne Frank dans le monde... jusqu’à aujourd’hui. Les projets sont souvent basés sur l’éducation par les pairs : il s’agit d’étudier l’histoire pour construire des valeurs humanistes.

Cette mémoire est active, vivante : entre 15 et 20 projets par an en Europe francophone, auxquelles s’ajoutent une vingtaine d’activités menées par les « ambassadeurs ». On compte plus de 300 activités en 2024 dans le monde. La mission léguée par Otto Frank – faire connaître l’histoire et agir pour protéger les droits humains là où cela est possible - est aujourd’hui portée par de nombreux volontaires, jeunes ou plus âgés, qui se mobilisent autour du témoignage d’Anne. La dimension universelle de son témoignage touche de nombreuses personnes.

Cette mémoire n’est pas exempte d’espoir. Dans ce témoignage si sombre et parfois désespéré, Anne nous parle aussi de personnes « ordinaires » mais essentielles. Sans l’aide des protecteurs, il aurait été impossible de se cacher. Leur courage et leur dévouement discrets a changé la vie des clandestins. Leurs actions nous montrent que la seule alternative n’était pas d’accepter les injustices, ce n’était pas inéluctable. S’opposer aux nazis en période d’Occupation était cependant extrêmement dangereux et de nombreuses personnes ont perdu la vie en protégeant des Juifs. Miep a toujours dit : « je ne suis pas une héroïne », nous pouvons cependant nous poser la question. C’est une personne que l’on pourrait voir comme « banale », et pourtant, elle a accompli pendant deux ans des actes héroïques. Dans ces circonstances impensables, les protecteurs ont risqué leur vie, par amitié, par humanité, par esprit de résistance face à l’oppression, sans jamais en tirer aucune gloire. Ce sont pourtant bien leurs choix individuels qui ont permis aux clandestins d’être en sécurité pendant 25 mois. Les protecteurs de l’Annexe ont été reconnus Justes parmi les Nations.

Le témoignage d’Anne Frank est devenu un texte à portée universelle, qui touche à l’humanité en chacun de nous : elle nous incite à agir au présent contre toutes les formes d’injustice, que ce soit par la parole ou par l’aide apportée ; elle nous incite à être vigilants et à faire des choix éclairés pour éviter le retour des totalitarismes.

# Valérie CUDKOWICZ

## *Aloumim d'hier à aujourd'hui : les nouveaux défis de la transmission de la mémoire*

Aloumim est l'association israélienne des enfants juifs cachés en France durant la Shoah. Elle a été créée en 1993 par Rivka Avihail, suite à un congrès à New-York sur le thème des enfants cachés. Ce dernier a révélé la nécessité et la légitimité de donner la parole aux enfants qui avaient traversé la Deuxième Guerre Mondiale en étant cachés, qui avaient souvent perdu leurs parents déportés et assassinés par les nazis, mais qui n'avaient pas raconté leur histoire, la trouvant souvent moins importante que celle de ceux qui avaient été internés dans les camps de concentration où s'étaient illustrés dans les mouvements de résistance.

Aloumim veut dire en hébreu, « cachés » mais également « jeunes » en signe de renaissance et d'avenir. L'association compte aujourd'hui un peu plus de 500 membres, anciens enfants cachés, répartis dans tout Israël. D'après ses statuts, les enfants cachés sont des personnes nées entre 1924 et juillet 1944. Aloumim est actuellement présidée par Aline Deutscher.

### **Les actions d'Aloumim**

Les activités d'Aloumim se répartissent autour de deux objectifs : l'aide et l'entraide d'un côté et le devoir de mémoire et la transmission de l'autre.

Aloumim fournit à ses membres une aide psychologique individuelle mais organise aussi différents groupes de parole, qui se réunissent régulièrement à Jérusalem et à Tel-Aviv. Les participants peuvent s'y exprimer en toute liberté et en toute confiance sur des sujets touchant à leur histoire comme à l'actualité. Il existe également une aide médico-sociale, fournie sous certaines conditions de revenus, et financée par la Fondation de la Mémoire de la Shoah. En 2024, plus de 80 membres ont bénéficié de cette aide. Aloumim aide aussi ses adhérents dans leurs démarches administratives pour l'obtention de leurs droits en tant qu'enfant caché. Enfin, pour ceux qui le désirent, l'association peut effectuer des recherches sur leur histoire familiale durant la Shoah ou retrouver ceux qui les ont aidé à survivre et leur obtenir la Médaille des Justes parmi les Nations décernée par Yad Vashem.

## **Le devoir de mémoire**

En ce qui concerne le devoir de mémoire, Aloumim agit sur différents plans. Une revue bilingue français-hébreu, intitulée « Mémoire Vive » est publiée plusieurs fois par an. Elle contient les témoignages des membres de l'association ainsi que des articles de fonds sur la Shoah et l'actualité. Un projet éducatif, financé par la Fondation de la Mémoire de la Shoah, permet de faire connaître l'histoire de la Shoah en France dans les écoles israéliennes. Une cérémonie est organisée chaque année le jour de Yom Hashoah, à Roglit, le monument dédié aux déportés de France qui se trouve non loin de Beit Shemesh. Depuis plusieurs années, Aloumim organise aussi des Zikaron BaSalon, des rencontres entre un enfant caché et un public – étudiants, public large - afin d'entendre son histoire et de pouvoir échanger des réflexions sur l'impact de ces événements à l'heure actuelle.

## **Les défis d'aujourd'hui**

Aloumim fait face aujourd'hui à de nouveaux défis. Le vieillissement de ses membres accentue l'importance du recueil de leurs témoignages et la nécessité de s'ouvrir aux nouvelles générations. Les périodes du COVID mais aussi et surtout les événements tragiques du 7 octobre 2023 en Israël, ont fait resurgir les nombreux traumatismes subis par les enfants cachés quand ils étaient jeunes et qui étaient parfois enfouis moins profondément qu'ils ne le pensaient. Le redémarrage des groupes de parole après le COVID et surtout depuis le 7 octobre, est un élément essentiel. Il est également important, à une époque où beaucoup de choses se passent sur les réseaux sociaux ou sous des formes moins conventionnelles que les anciennes – musées, conférences, etc... - de trouver comment faire passer, et notamment aux jeunes générations, les histoires de ces derniers témoins directs, afin qu'elles puissent continuer à être racontées dans 10, 20 ou 100 ans. C'est pourquoi toute une réflexion est menée pour développer les activités d'Aloumim pour répondre aux besoins de ses membres, mais aussi pour promouvoir l'intérêt et l'adhésion des nouvelles générations.

# Gaby HOCHMAN

## *La mémoire retrouvée*

Gaby Hochman est membre de l'association Aloumim. Née à Nice en 1941, elle ignorait presque tout de son histoire lorsqu'elle a entrepris des recherches pour retrouver les personnes qui l'avaient sauvée pendant la guerre.

Durant la guerre, ses parents ont fui Metz pour se réfugier à Nice avec leur famille. Lorsque les rafles ont commencé en 1942, ses parents l'ont confiée, ainsi que son frère et sa sœur, au réseau de sauvetage organisé par l'OSE et le réseau Marcel. Après l'arrestation de sa mère par la Gestapo en 1943 – qui a été déportée à Auschwitz et assassinée –, sa famille a cherché à la retirer du réseau pour la mettre en sécurité. Elle a alors été cachée avec sa sœur Annie dans un couvent à Mende, où la mère supérieure, le père Caupert et Sœur Emilienne ont risqué leur vie pour les protéger.

En 1994, elle a entrepris des recherches et a retrouvé la trace du couvent. Elle a obtenu en 2012 la reconnaissance des Justes parmi les Nations pour ses sauveteurs. Gaby est restée en contact avec Sœur Emilienne jusqu'à la fin de sa vie, qui la considérait comme sa « famille de Jérusalem ».

## Irena KOWALCZYK-KEDZIORA

*Une meilleure enfance pour un monde meilleur d'après Janusz Korczak, un pédagogue d'exception.*

D'innombrables enfants juifs, probablement environ un million et demi, ont péri pendant la 2<sup>e</sup> guerre mondiale. D'autres ont survécu, souvent sous une fausse identité, cachés parmi les non-juifs. En Pologne, il y en avait près d'un million en 1939, dont seulement 5000 environ ont échappé à la barbarie programmée des nazis. Dans toute l'Europe, un maximum de 11% (peut-être seulement 6%) des enfants et jeunes juifs d'avant la guerre sont restés en vie (contre 33% des adultes). Un homme particulier a voulu un monde meilleur pour eux tous.

Cet homme c'est Janusz Korczak, écrivain illustre et pédagogue renommé, né sous le nom de Henryk Goldszmit à Varsovie, en Pologne, en 1878 ou 1879 dans une famille juive progressiste et laïque, partageant les idées de la Haskala. Henryk Goldszmit a pris son pseudonyme de Korczak en 1899 lors de sa participation à un concours littéraire où il a reçu une mention pour son drame en quatre actes *Par où ?* Dès ses 18 ans et ce jusqu'au dernier jour de sa vie dans l'atrocité du ghetto de Varsovie le 5 août 1942, il a continué à écrire et à partager ses idées humanistes sur l'enfance.

Publiciste, médecin, expert judiciaire et membre des commissions ministérielles polonaises mais avant tout, de 1912 à 1942, directeur de la Maison des Orphelins (*Dom Sierot*) pour enfants juifs démunis et sans foyer à Varsovie, Korczak a laissé un énorme héritage pédagogique et philosophique. Son œuvre fait l'objet d'une édition monumentale en 16 volumes par Korczakianum, centre de recherches sur Korczak auprès du musée de la ville de Varsovie.

Les autorités polonaises ont déclaré les années 1962 et 2012 années de Janusz Korczak, respectivement 20 et 70 ans après la mort tragique de Janusz Korczak avec les 200 enfants juifs de son orphelinat dans les chambres à gaz du camp d'extermination et de travail nazi allemand de Treblinka. Pour l'année 2024, le Sénat

polonais a choisi Korczak comme l'un des deux patrons de l'année de l'éducation économique en Pologne. C'est la plus récente preuve de l'actualité de l'œuvre de cet homme d'exception.

Jusqu'à nos jours nous pouvons nous référer aux idées de Korczak pour bâtir le présent et le futur. Son livre pour enfants *La faillite du petit Jack* publié en 1924, au moment de la création de la Banque de Pologne et de la monnaie polonaise (le zloty), traite du commerce et de l'économie en expliquant de manière simple des concepts économiques de base tels que les coûts, les assurances et les banques, et montre comment agir efficacement avec les autres. Mais ce livre enseigne avant tout comment développer son esprit critique et ses idées propres, comment assumer la responsabilité de ses actes, apprendre de ses erreurs et persévérer sans se décourager.

Les écrits novateurs de Korczak visent à sensibiliser les adultes à la psychologie et à la condition de vie enfantine pour leur donner envie de comprendre et mieux connaître les enfants. L'auteur invite au respect d'autrui, à l'écoute, à la collaboration entre l'enfant et l'adulte pour arriver à des solutions communes et le mieux adaptées à une situation individuelle. Le travail sur le terrain, notamment dans les hôpitaux et les nombreux internats pour les enfants juifs et pour les enfants catholiques de Varsovie, a permis à Korczak et à ses collaborateurs de tester et d'appliquer au quotidien les principes de l'autogestion des enfants et de leur participation à la prise de décisions.

Les institutions qui réalisaient la vision de Korczak encourageaient les enfants à délibérer, juger, participer à la gestion et au fonctionnement de leur foyer institutionnel, à apprendre et à s'exprimer dans un journal, bref de fonctionner démocratiquement. C'étaient des véritables « Républiques des enfants », avec un parlement et un tribunal d'arbitrage auquel étaient soumis tant les enfants que les adultes qui cohabitaient sous le même toit. Au sein de la Maison des Orphelins, Korczak et sa plus proche collaboratrice Stefania Wilczynska enseignaient aux jeunes éducateurs l'amour pédagogique dont le but était de tenir compte de l'intérêt de l'enfant.

Chez Korczak, l'enfant est un sujet et non un objet de droits ou du pouvoir adulte. Ses expériences et engagements personnels à Varsovie, ville d'inégalités et de taudis des juifs et des catholiques à l'époque, ainsi que sur les fronts des conflits du début du XXe siècle (guerre russo-japonaise, révolution de 1905, 1<sup>re</sup> guerre mondiale, guerre polono-bolchévique de 1920) l'ont fait d'abord penser à l'enfant pour un monde meilleur. Korczak est revenu du front de la 1<sup>re</sup> guerre mondiale avec un véritable traité pédagogique publié en 1919 sous le titre *Comment aimer un enfant* où il prônait la vigilance, l'observation et l'écoute de chaque enfant.

D'autres textes - nombreux articles, essais, feuilletons et ouvrages dont un grand nombre sera traduit du polonais en langues étrangères – ont suivi, tel le célèbre *Le roi Mathias 1<sup>er</sup>* (1922) pour les enfants ou pour les adultes, parmi lesquels *Le droit de l'enfant au respect* (1928/29), œuvre consacrée à la pédagogie. Le but de Korczak était de donner aux enfants confiance, confiance en eux-mêmes et aux autres, de les munir d'une armature morale individuelle. Les enfants qui quittaient l'orphelinat à 14 ans devaient être préparés à affronter et influencer le monde autour d'eux, à refaçonner leur foyer familial s'ils le trouvaient, à savoir vivre parmi les adultes dans un esprit de respect mutuel à construire. Korczak croyait que l'espoir futur de la société ne reposait pas sur l'amélioration des gouvernements, mais sur celle des êtres humains.

L'époque de l'entre-deux-guerres se démarque dans l'histoire des droits humains par la référence explicite à l'enfant. Les mouvements pacifistes considéraient alors que toutes les guerres sont menées contre les enfants. La Société des Nations a repris les idées de la protection de l'enfance dans la Déclaration des droits de l'enfant adoptée à Genève en 1924. Ce texte n'a cependant pas acquis l'aval de Janusz Korczak. Celui-ci a estimé que la Déclaration de Genève était basée sur des idées de bien-être de l'enfant défini par les adultes, plutôt que sur les droits propres de l'enfant, supposant que les enfants ont besoin de la protection des adultes.

Ces idées ont persisté dans la Déclaration des droits de l'enfant de l'ONU de 1959. Les enfants ont ainsi continué à être considérés comme des objets du droit international des droits de l'homme et non comme des sujets de droits. Cette

situation a commencé à changer en 1979, l'Année internationale de l'enfant des Nations Unies. La Commission des droits de l'homme des Nations Unies a entrepris d'examiner la proposition du gouvernement polonais présentée en 1978, cent ans après la naissance de Henryk Goldszmit, pour une Convention relative aux droits de l'enfant. La proposition était basée sur le texte de la Déclaration de 1959 mais inspirée de l'œuvre de Korczak dans laquelle l'enfant était acteur et participait au processus éducatif, aux décisions le concernant et à la vie de sa communauté.

Les discussions autour du texte de la Convention ont pris 10 ans ; elle a été finalement adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies le 20 novembre 1989. Depuis, le 20 novembre est proclamé journée internationale des droits de l'enfant. La Convention reste le texte le plus accepté dans le monde (elle lie 196 pays sur 197) dont bénéficient des millions d'enfants à travers le monde.

La Convention relative aux droits de l'enfant explique qui sont les enfants, quels sont leurs droits et quelles sont les responsabilités des gouvernements en ce qui les concerne. Tous les droits sont d'importance égale, ils sont liés entre eux et ne peuvent être retirés aux enfants. Il est possible de les regrouper en quatre catégories :

1. Les droits personnels qui ont pour but de garantir le développement de l'enfant. Il s'agit du droit à la vie, du droit à l'identité, du droit au développement, du droit d'être élevé dans une famille, du droit d'exprimer ses propres opinions, du droit à l'information ;
2. Les droits politiques ou publics, qui permettent à l'enfant d'exprimer ses opinions et de participer à la vie de son groupe, de sa communauté ou de l'État. Ces droits sont le droit d'exprimer ses propres opinions et le droit de participer à des associations ;
3. Les droits sociaux, qui décrivent les devoirs de l'État et des adultes de créer des conditions appropriées pour le développement mental et physique de l'enfant. Il s'agit du droit à des conditions de vie décentes et à un niveau de vie adéquat, du droit aux soins de santé, du droit au repos ;
4. Les droits économiques, qui préparent l'enfant à l'indépendance matérielle vis-à-vis des autres. Le plus important est le droit à l'éducation, mais il

importe également de protéger le droit au travail, que ce soit dans le cadre de l'enseignement obligatoire ou de la formation professionnelle.

L'aspect participatif si cher à Janusz Korczak figure parmi l'un des principes cardinaux de la Convention. Les autres en sont la prévention et la protection. La Convention peut être vue comme un héritage direct de la pensée korczakienne. C'est chez Korczak que l'enfant a droit à l'amour, au respect, aux conditions les meilleures pour sa croissance et son développement, à l'erreur, à l'éducation, le droit d'être lui- ou elle-même, d'être pris.e au sérieux, d'être défendu.e dans un système de justice spécialisé dans l'enfance.

Ces principes ne peuvent changer et en tant qu'immuables doivent guider nos actions au quotidien. Ils sont le fondement de nombreuses activités scolaires et périscolaires mais devraient être renforcées sur initiative des enfants et/ou des adultes. Une nouvelle version de la Déclaration de Genève de 1924 est ouverte à la signature en ligne. Cette initiative, portée par la société civile et la ville de Genève, s'inscrit dans une démarche d'ancrage des droits de l'enfant dans le contexte actuel de l'environnement numérique et des avancées technologiques et biotechnologiques.

Korczak disait bien que « Les enfants ne sont pas les personnes de demain, ils sont des personnes d'aujourd'hui » et qu'ils ont le droit d'agir. Tout comme les adultes, les enfants ont le devoir de mémoire pour prévenir le pire dans l'histoire de l'humanité. L'étude et la compréhension de l'œuvre de Korczak sont des étapes fondamentales pour favoriser un engagement citoyen et moral, ainsi que pour transformer positivement le présent pour le bien de tous à long terme.

# Floriane BARBIER

## *La « Montagne refuge »*

La « Montagne refuge » désigne un plateau de moyenne montagne, situé entre la Haute-Loire et l'Ardèche. Ce territoire, composé d'une quinzaine de communes, a joué un rôle majeur dans l'accueil de réfugiés durant la Seconde Guerre mondiale.

Plusieurs facteurs expliquent cette fonction protectrice et permettent de comprendre pourquoi cette région est devenue un lieu d'accueil et de sauvetage. Tout d'abord, une géographie protectrice rend le plateau difficile d'accès. Il est isolé et le climat renforce cet aspect. L'habitat est dispersé ce qui garantit une discrétion dans la vie quotidienne des habitants.

Dans les années 1930-1940, environ 40 % de la population locale est protestante contre 3 à 4 % à l'échelle nationale. Chaque village possède un temple. La mémoire des persécutions subies par les protestants sous l'Ancien Régime favorise leur empathie vis-à-vis d'autres minorités persécutées, notamment les juifs. D'autre part, avant la guerre, la tradition d'accueil était déjà développée grâce à l'arrivée du train en 1902, à la création de l'Œuvre des Enfants à la Montagne et au développement du tourisme. Dans ce contexte, que se passe-t-il sur le Plateau à partir de 1939 ?

À partir de 1939, le Plateau devient un haut lieu de la résistance sous diverses formes.

### 1. Résistances plurielles sur le Plateau

#### 1. La résistance civile : l'aide aux persécutés

La résistance civile se manifeste par l'aide aux persécutés. Ainsi le village accueille des réfugiés espagnols, des citoyens français en exode après l'invasion allemande et des Juifs. Cet accueil est dans un premier temps légal puis l'aide s'organise dans la clandestinité après 1942, à travers notamment la fabrication de faux papiers et l'organisation de passages vers la Suisse.

Ces réfugiés sont hébergés dans des maisons particulières, d'anciennes structures touristiques ou des centres d'accueil comme ceux de la Cimade. Jusqu'en 1942, cet

accueil reste relativement légal, avec des réfugiés souvent extraits des camps d'internement. Après l'été 1942, avec le début des grandes rafles liées à la mise en œuvre de la « Solution finale », l'accueil bascule dans la clandestinité. L'intégration des réfugiés dans la vie locale se fait progressivement pour leur assurer une sécurité et leur donner une apparence de normalité. Le terme « enfant caché » est parfois mal adapté pour qualifier cette période sur le Plateau, car les enfants juifs y vivaient souvent à découvert, intégrés aux familles locales, ils allaient à l'école et participaient à la vie des villages.

## 2. La résistance spirituelle : un engagement moral et religieux

Cette forme de résistance consiste à exprimer publiquement son désaccord avec les persécutions et à inciter les autres à agir. Les pasteurs André Trocmé et Édouard Theis ont joué un rôle important, tout comme les autres pasteurs du territoire. Dès le 23 juin 1940, au lendemain de l'armistice, ils ont exhorté leurs paroissiens à résister pacifiquement aux persécutions nazies en utilisant les « armes de l'esprit ».

La solidarité manifestée par la communauté du Plateau était profondément enracinée dans les valeurs chrétiennes. Cette éthique est symbolisée par l'inscription « Aimez-vous les uns les autres » gravée sur le fronton du temple du village. Cette devise a guidé les actions des habitants, qui, malgré les dangers, ont ouvert leurs portes aux persécutés. Ainsi, l'histoire locale incarne en partie une résistance morale fondée sur des principes humanitaires et religieux.

## 3. La résistance armée : les maquis du Plateau

Bien que le Plateau du Chambon-sur-Lignon n'ait pas été le théâtre de combats directs pendant la Seconde Guerre mondiale, il a joué un rôle dans la lutte contre l'occupant nazi. À partir de février 1943, de nombreux jeunes Français refusant le Service du Travail Obligatoire (STO) en Allemagne ont trouvé refuge sur le Plateau. Certains d'entre eux ont rejoint les maquis locaux, contribuant ainsi à la résistance armée. Les actions de ces groupes clandestins comprenaient notamment l'organisation de parachutages d'armes destinés aux combattants et la formation militaire des jeunes engagés. Ces activités ont renforcé les capacités opérationnelles de la Résistance régionale, au-delà du Plateau.

Malgré son isolement géographique, le Plateau n'a pas été épargné par la répression allemande. Deux événements marquants en 1943 et 1944 illustrent le contexte plus général dans lequel s'inscrit cette histoire particulière. En juin 1943, les autorités allemandes mènent une rafle à la Maison des Roches, un centre d'accueil pour des jeunes Allemands et Autrichiens anti-nazis, des Espagnols et quelques juifs. 18 personnes sont arrêtées dont Daniel Trocmé, le directeur, qui meurt en avril 1944 au camp de Majdanek. Puis en avril 1944, une incursion de la milice et des Allemands contre les maquis à Montbuzat (commune d'Araules) conduit à l'assassinat de 9 personnes, maquisards et simples habitants. Ces événements montrent que, même si le Plateau est mieux protégé qu'ailleurs, le danger existe malgré tout.

#### B. Garder en mémoire 39-45

Après la Seconde Guerre mondiale, le Plateau du Chambon-sur-Lignon a traversé une période d'oubli où les réfugiés ont quitté la région et les habitants ont repris leur vie quotidienne. Ce n'est qu'à partir des années 1970 que la mémoire collective a progressivement ravivé le souvenir des actions d'aides et de sauvetages accomplies pendant la guerre. Cette redécouverte s'est appuyée sur la multiplication des témoignages et la reconnaissance officielle des actions menées par les habitants. En 1990 l'État d'Israël, par l'intermédiaire de Yad Vashem, a remis un diplôme d'honneur aux habitants du Chambon-sur-Lignon et des communes voisines. Ce diplôme permet une reconnaissance générale de leur rôle dans le sauvetage des Juifs durant l'Occupation. Cette distinction exceptionnelle souligne l'engagement collectif de la communauté, unique en France, à recevoir une telle reconnaissance. De nombreuses reconnaissances individuelles ont également été décernées.

Aujourd'hui, le Plateau du Chambon-sur-Lignon est mondialement connu comme un symbole de la résistance civile et du sauvetage des persécutés. Plus de 2 000 réfugiés y ont trouvé refuge entre 1939 et 1945.

Activité finale : Qui s'est engagé dans quelle forme de résistance ?

Pour terminer, un jeu pédagogique est proposé :

- Chaque élève reçoit une biographie d'un habitant du Plateau à l'époque.
- Leur mission est d'identifier la forme de résistance à laquelle cette personne a participé (civile, spirituelle ou armée).

# Muriel ROSENBERG

## *1000 enfants cachés, l'essentiel de leurs parcours*

Les 1000 enfants cachés constituent une réalité historique incontestable. Cette histoire a inspiré le film *La colline aux mille enfants* de Jean-Louis Lorenzi, sorti en 1994, qui relate l'accueil et la protection d'enfants juifs au Chambon-sur-Lignon et dans ses environs. Contrairement à certaines idées reçues, le chiffre avancé dans ce film n'est pas exagéré. Les différentes sources historiques varient entre 500 et 5000 réfugiés ; 5000 est devenu un slogan très souvent repris. Pour clarifier cette question, j'ai entrepris des recherches approfondies à partir de 2019. À ce jour, j'ai pu recenser 2100 réfugiés avec des informations sourcées, dont 950 enfants. Ce travail d'identification permet de mieux comprendre l'ampleur et l'organisation de ce refuge.

### **Le contexte historique**

En 1939, la France comptait environ 330 000 Juifs pour une population totale de 43 millions d'habitants, avec une forte concentration à Paris. Leur statut était varié : 25 % étaient français de souche, 25 % étaient naturalisés, et 50 % étaient étrangers ou apatrides. Dès les années 1920, de nombreux Juifs d'Europe de l'Est et d'Allemagne émigrent en France pour fuir la misère et les pogroms. Dans les années 1930, la montée du nazisme en Allemagne pousse encore plus de familles à chercher refuge, notamment après l'Anschluss en 1938. Beaucoup de ces réfugiés s'installent en France et fondent des familles.

Avec la déclaration de guerre en 1939 et la promulgation des statuts des Juifs, ces populations sont stigmatisées et contraintes de s'inscrire sur des listes officielles. Entre 1939 et 1941, les Juifs étrangers sont progressivement arrêtés et internés dans des camps du sud de la France. La rafle du Vel d'Hiv du 16 juillet 1942 marque un tournant dans la persécution des juifs puisque c'est la première fois que des

femmes et des enfants sont arrêtés, forçant de nombreuses familles à fuir vers la zone libre puis à se réfugier dans les campagnes.

Face à cette situation dramatique, des choix déchirants s'imposent : faut-il rester ensemble ou envoyer les enfants en lieu sûr ? Certaines familles avaient déjà confié leurs enfants à l'OSE (*Œuvre de Secours aux Enfants*), qui les cachait dans des maisons à travers le sud de la France, comme Moissac, le Château du Masgelier ou Montintin. D'autres, convaincues que seules les familles étrangères sont en danger, attendent le dernier moment avant de chercher un refuge sécurisé.

A partir de 1942 Le Chambon-sur-Lignon est connu comme lieu de refuge dans les différents réseaux et par ce biais, de nombreux réfugiés vont arriver sur le Plateau. Les recherches ont montré que 75 % des réfugiés du Plateau sont arrivés entre fin 1942 et le printemps 1943.

### **L'arrivée des enfants juifs sur le Plateau**

Plusieurs moyens ont permis d'y acheminer les enfants :

- **Par transfert depuis les camps d'internement** : l'intervention d'organisations humanitaires a permis de libérer certains enfants des camps de Gurs et Rivesaltes, où les conditions de vie étaient insupportables. Plus de 3000 personnes y sont mortes, notamment à Gurs. Les parents de ces enfants seront pour la plupart déportés dès 1942, et les plus jeunes n'apprendront qu'après la guerre ce qui leur est arrivé.
- **Par l'action de l'OSE après les rafles de 1942** : l'organisation sort les enfants des maisons dans lesquelles ils sont cachés pour les disperser dans des milieux non-juifs. C'est la création de la Sixième - branche clandestine des EIF (Eclaireurs israélites de France). Le réseau Garel, basé à Lyon, va permettre d'amener une centaine d'enfants dans des fermes du Plateau.
- **Par leurs parents** : certains parents bien conseillés conduisent leurs enfants sur le Plateau où ils sont accueillis dans des homes d'enfants ou dans des fermes, sachant qu'ils seront en sécurité, nourris, et surtout qu'ils pourront

poursuivre leur parcours scolaire. La création de l'École Nouvelle Cévenole, équivalente au lycée, au Chambon-sur-Lignon en 1938, et la présence d'écoles primaires dans de très nombreux hameaux, ont été des atouts décisifs dans l'histoire du refuge.

- **Avec leurs familles** : dès la fin de 1942, plus de 200 familles avec environ 400 enfants, sont arrivées sur le Plateau, informées de la qualité du refuge

### **Différentes structures ont joué un rôle majeur dans le sauvetage des enfants :**

- *La Cimade*, organisation protestante facilitant l'accueil des réfugiés et leur passage vers la Suisse.
- *Le Secours Suisse, le FESE et les Quakers*, qui ont financé et administré des foyers d'accueil.
- *Les habitants du Plateau*, qui ont offert nourriture, hébergement et protection aux enfants, agissant spontanément et en toute conscience malgré le danger, et souvent stimulés par les encouragements des pasteurs du Plateau très actifs.

### **La vie des enfants cachés pendant la guerre**

Malgré la peur omniprésente et l'absence de leurs parents, les enfants cachés découvrent un mode de vie rural nouveau pour eux. Ils apprennent à vivre en pleine nature. Ils découvrent le travail aux champs pour certains et tous bénéficient d'un enseignement dans des écoles de hameaux, ou au sein de l'École Nouvelle Cévenole.

Le psychiatre Boris Cyrulnik, lui-même enfant sauvé, a étudié le concept de résilience. Selon lui, la guerre a souvent accéléré le passage à l'âge adulte de ces enfants. Leur capacité à aller de l'avant a contribué à leur succès personnel et professionnel après la guerre. En effet, plusieurs des enfants cachés rencontrés ont

eu des parcours brillants, parfois marqués par un besoin intense de réussite et de reconstruction après ces traumatismes.

### **Après la guerre : le destin des enfants cachés**

À la Libération, les enfants et leurs familles ont pris des chemins divers :

- Ceux qui avaient encore des proches sont retournés auprès d'eux en France.
- Les orphelins ont été pris en charge par l'OSE et certains ont été envoyés en Palestine, futur État d'Israël.
- Quelques adolescents ont émigré aux États-Unis pour retrouver des membres de leur famille.

Le retour à une vie normale a été difficile pour beaucoup d'entre eux. Certains ont retrouvé des familles brisées, d'autres ont dû reconstruire leur identité dans un monde où leur passé était souvent méconnu ou ignoré. L'expérience du Chambon a néanmoins marqué leur destin et leur a offert un espoir de survie et de renaissance.

### **Conclusion**

L'histoire des 1000 enfants cachés sur le Plateau du Chambon-sur-Lignon témoigne d'un acte de résistance et de solidarité exceptionnel. Grâce au courage des habitants et des organisations humanitaires, ces enfants ont échappé à une mort certaine et ont pu reconstruire leur vie. Aujourd'hui, cette mémoire reste un symbole fort de fraternité et d'humanité face à la barbarie.

# Frédéric ROGNON

## *L'engagement protestant : André et Magda Trocmé*

Le sauvetage d'un millier d'enfants juifs dans la « Montagne-refuge » du plateau Vivarais-Lignon a été le fruit d'un engagement collectif, largement partagé par la population, comme nous venons de le voir. C'est ce qui explique que la médaille des Justes ait été décernée de façon collective – ce qui est un cas rarissime – au village du Chambon-sur-Lignon, en 1988. Parmi les acteurs de cette entreprise de sauvetage, on cite souvent le couple constitué d'André et de Magda Trocmé comme en étant l'une des chevilles ouvrières. Je vais ici m'intéresser à ce couple, mais d'une part pour essayer de discerner l'arrière-plan théologique et spirituel de leur engagement, à travers leur protestantisme, et d'autre part pour mettre en exergue le rôle joué par Magda Trocmé, trop souvent négligé. Magda n'était en effet pas seulement « la femme de... », mais une personnalité très originale, au parcours singulier et à la conduite décisive dans l'organisation du sauvetage.

### **1) Le protestantisme du couple Trocmé**

En arrivant au Chambon-sur-Lignon en 1934, André Trocmé (1901-1971), né à Saint-Quentin dans l'Aisne en 1901, âgé donc de 33 ans, a déjà des convictions théologiques bien affirmées. Il se rattache à un courant du protestantisme que l'on appelle le « Christianisme social ».

Le Christianisme social est une tendance théologique protestante, issue de la prise de conscience des bouleversements induits dans la vie des hommes par la révolution industrielle : exode rural et déchristianisation, travail en usine y compris pour les enfants, conditions et accidents du travail, chômage et précarité, logements insalubres, alcoolisme, prostitution... Les Chrétiens sociaux considèrent que les Églises, généralement implantées dans des milieux favorisés, n'ont pas su accompagner ce mouvement, être présentes auprès des couches populaires, s'engager dans les luttes sociales et témoigner de leur espérance. Cette critique adressée à leurs propres Églises débouche sur une résolution à réparer un tel déficit en implantant, des « Solidarités » ou des « Foyers du peuple », à la fois centres

d'aide sociale et lieux de prédication de l'Évangile, au cœur des faubourgs miséreux. Dès ses débuts, le Christianisme social articule étroitement piété personnelle, de type revivaliste, et engagement dans les luttes sociales de son temps. Il est soucieux d'orthodoxie doctrinale, mais estime que la tradition protestante, en mettant trop l'accent sur le salut individuel, a négligé deux dimensions essentielles de l'héritage biblique : la notion de justice et celle de solidarité. Or, ces deux concepts, aux yeux des Chrétiens sociaux, sont récurrents tout au long de l'Écriture judéo-chrétienne, tissant ainsi de profondes et vigoureuses affinités entre juifs et chrétiens.

Les fondateurs du Christianisme social en France, dans les années 1880, sont Tommy Fallot (1844-1904) et Charles Gide (1847-1932). La deuxième génération des Chrétiens sociaux est représentée par trois éminentes figures : Élie Gounelle (1865-1950), Wilfred Monod (1867-1943), et Henri Nick (1868-1954). Élie Gounelle fonde en 1898 et dirige la première « Solidarité », sur un modèle qui essaimera dans toute la France : micro-société alternative, lieu d'annonce de l'Évangile, salles de conférences et de réunions multiples, soutien aux anciens alcooliques (Croix Bleue), coopérative d'achats, Société de secours mutuel... De 1919 à 1935, il est pasteur à Saint Étienne, à la « Fraternité » du quartier du Soleil ; c'est de là qu'il anime « L'Œuvre des enfants de la montagne », qui envoie des fils et filles de mineurs en séjour au Chambon-sur-Lignon, en lien avec les pasteurs du plateau, et donc, à partir de 1934, d'André et Magda Trocmé. Pasteur à Lille, Henri Nick recevra aussi la médaille des Justes pour avoir sauvé plusieurs Juifs grâce à son réseau de résistance. Avant 1934, à Maubeuge puis à Sin-lenoble dans le département du Nord, le couple Trocmé va vivre dans des conditions analogues à celles de ces Chrétiens sociaux : s'installer au cœur des cités ouvrières, et partager la précarité des personnes de leur quartier ; être témoins des injustices, de la violence, notamment conjugale, et du fléau de l'alcoolisme ; mettre en place des structures d'accueil et de soutien, et offrir, quasiment en permanence, leur disponibilité à ceux qui frappent à leur porte.

Le Christianisme social comprend également une dimension pacifiste bien affirmée. Pour André Trocmé, elle est essentielle, et cela en raison de son expérience d'enfance à travers la Grande guerre. Sa famille habite alors à Saint Quentin, qui se situe en zone occupée par les Allemands. Et cependant, son pasteur, Jacques Kaltenbach, prêche l'amour des ennemis et la réconciliation, qui doivent selon lui précisément être mis en œuvre durant la guerre. Mais l'événement décisif sera sa

rencontre, en 1916, à l'âge de quinze ans, avec Kindler, un soldat allemand qui se déclare objecteur de conscience, refusant de porter les armes ; celui-ci lui dit en effet : « Je ne tuerai pas ton frère, je ne tuerai aucun Français. Dieu nous a révélé qu'un chrétien ne doit pas tuer, jamais ». Et André Trocmé commentera plus tard en ces termes : « D'un seul coup, mon nationalisme, mon militarisme s'écroulèrent. Je vis la guerre telle qu'elle était : un épouvantable chaos où tous les belligérants, criminels et victimes à tour de rôle, désobéissaient tous à Dieu, en prétendant faire justice à sa place à coups de canon ». Après cette 3 rencontre déterminante, le jeune homme cheminera avec de profonds questionnements quant à la légitimité de la violence au regard d'une conscience chrétienne. Il entreprend des études de théologie en 1919, qu'il interrompt de 1921 à 1923 pour accomplir son service militaire ; en raison de ses idées pacifistes, il est muté dans un régiment disciplinaire. Il refuse en effet de porter les armes, expliquant à ses supérieurs qu'il est « étudiant en théologie, qu'il s'est engagé devant Dieu à ne jamais tuer, et ne peut pas enseigner aux autres à tuer ». André Trocmé se rattache à une version spécifiquement chrétienne du pacifisme : celle qui est représentée par le « Mouvement international de la réconciliation » (MIR). Le MIR avait été fondé en 1914 par des ressortissants de différents pays européens, membres de diverses Églises protestantes, et avait pris son essor en 1919. La branche française avait vu le jour en 1923, et André Trocmé avait d'emblée fait partie du premier embryon de ce mouvement. La principale raison d'être du MIR à ses débuts est de défendre l'idée de l'objection de conscience, à partir du cas concret de ses membres qui passent en procès. Le second front pour le MIR se situe dans la conquête de l'opinion des membres d'Églises, et de leurs responsables. La question de l'objection de conscience déchire d'ailleurs le protestantisme français, notamment à l'occasion des Synodes. André Trocmé rencontrera un certain nombre de difficultés avec ses collègues à ce sujet, durant ses premières années de ministère pastoral, entre 1927 et 1934, autant à Maubeuge qu'à Sin-le-Noble. Dans cette dernière localité, la visite et les conférences d'un Quaker allemand, Gerhard Halle, lui vaudront une surveillance policière durant des années. Lorsqu'André et Magda Trocmé décident de quitter Sin-le-Noble en 1934, ils sont contactés par la paroisse de Montrouge-Malakoff Clamart, où le pasteur Albert Finet exprime le besoin d'être secondé. André Trocmé se présente à deux reprises devant la paroisse, et le Conseil presbytéral vote à l'unanimité en sa faveur pour occuper le second poste pastoral. Mais la nomination est cassée par la Commission

exécutive de l'Église, qui craint que le candidat n'incite les jeunes à devenir objecteurs de conscience.

Le même scénario se reproduit avec la paroisse de Thonon-les-Bains, ce qui explique que le couple Trocmé se soit finalement dirigé vers Le Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire. Tels sont les fondements théologiques et spirituels qui éclairent l'engagement d'André Trocmé dans l'organisation du sauvetage d'enfants juifs sur le plateau Vivarais-Lignon à partir de 1940. Quant à Magda, elle va pleinement soutenir son mari dans ses engagements, mais ses convictions religieuses sont un peu différentes, et originales, au point qu'André en parlera lui-même sous l'intitulé de : « La religion de Magda ». Bien moins soucieuse d'orthodoxie doctrinale, il s'agit d'une véritable ode à la liberté, à la justice et à l'engagement social. Ces convictions sont issues de son parcours personnel 4 singulier, et véritablement hors-normes. Nous avons récemment publié son autobiographie, forte de cinq cents pages, qui en rend compte.

## **2) Magda Trocmé et ses engagements**

Magda Grilli di Cortona (1901-1996) naît à Florence d'un père ingénieur et colonel dans l'armée royale italienne, de famille vaudoise, c'est-à-dire protestante, et d'une mère descendante de déportés russes en Sibérie pour avoir participé au soulèvement « décembriste » de Saint Pétersbourg contre le Tsar en 1826, avant d'être exilés et de trouver refuge en Suisse ; c'est à Genève que la grand-mère de Magda s'est convertie au protestantisme, et c'est à Florence que sa mère est venue s'installer pour des raisons improbables (la recherche d'un professeur de piano) et a rencontré celui qui est devenu son mari. Ainsi Magda vient-elle au monde, déjà précédée de trajectoires de vies singulières qui s'entrecroisent et oscillent entre tragédies et bonne fortune : à elle seule, sa double généalogie se rit déjà des frontières nationales et conventionnelles. À partir de telles racines, toute sa vie se tiendra de fait sous le sceau d'une grande liberté à l'égard de la normalité. Sa mère meurt un mois après sa naissance, de fièvres puerpérales, à l'âge de 23 ans, et son père inconsolable inscrira sur sa tombe ce pathétique aphorisme : « Comme une fleur qui, en mourant, donne le fruit... » Mais surtout, l'on fera longtemps porter à Magda la culpabilité de son statut d'orpheline de mère. Sa quête identitaire se nourrira dès lors de profondes interrogations métaphysiques et existentielles. Lorsqu'à l'âge de 9 ans, elle apprend que son père va se remarier avec Margherita

Fiorani, elle ne sera pas invitée à la noce, et sa belle-mère n'aura de cesse de mettre à l'écart de la famille celle qui ne peut qu'évoquer la jeune défunte. Magda grandit dans une Italie très fortement catholique, mais sa grand-mère maternelle s'était convertie au protestantisme, et elle sera de ce fait baptisée à l'Église vaudoise. C'est donc d'une triple altérité à l'endroit du conformisme ambiant, que relève la condition de Magda durant sa jeunesse : enfant sans mère (et rejetée par sa belle-mère), descendante d'étrangers réfugiés politiques en Italie, et appartenant à la micro minorité protestante. Cette identité d'ultra-minoritaire ne joue pas un rôle mineur dans ses engagements de solidarité envers les plus faibles. Après avoir été élevée par des nourrices italiennes puis par des gouvernantes allemandes et anglaises, elle fréquente l'école maternelle et primaire chez les Diaconesses de Kaiserwerth, religieuses protestantes allemandes. Elle y sera internée dès l'âge de 8 ans. Cinq ans plus tard, elle est placée à l'internat catholique des Mantellate, où elle restera cinq ans. C'est au cours de ces années décisives qu'elle oscille entre les confessions chrétiennes, tiraillée entre un catholicisme consolateur et maternel, dispensateur d'une vision douce de la mort, et un protestantisme austère, mais qui se présente comme un 5<sup>e</sup> ferment de liberté. Elle finit par céder aux pressions qui l'incitent à être rebaptisée dans l'Église romaine, à l'âge de 12 ans. Puis elle se ravise et finit par revenir vers le protestantisme vaudois de sa grand-mère, tout en élaborant sa propre religion : celle qui trouve un sens à l'existence dans le service des plus petits. Très tôt, Magda se sent appelée à consacrer sa vie au service des plus pauvres et des personnes malmenées par les drames de la vie. Empêchée par sa belle-mère de poursuivre des études à l'Université, elle est placée dans une école pour filles de bonne famille où l'on apprend les arts ménagers. Elle parvient malgré tout à suivre une formation en littérature italienne.

En parallèle à ses études, elle s'engage au sein d'œuvres diaconales protestantes, et notamment l'UCJF (Union Chrétienne de Jeunes Filles). Dans les faubourgs populaires de Florence, elle vient en aide à des jeunes filles en difficulté et à des mères célibataires rejetées par leur famille. Elle se rend également à plusieurs reprises à Torre Pellice, dans les vallées vaudoises, le fief des protestants italiens. Et c'est là qu'elle découvre le Lycée vaudois, établissement privé qui met en œuvre une pédagogie d'avant-garde (instaurant par exemple la mixité dès les années 1920). Une fois au Chambon-sur-Lignon, Magda aura l'idée de fonder une École sur le modèle du Lycée vaudois, qui deviendra en 1938 l'École Nouvelle Cévenole, puis le

Collège cévenol, qui jouera un rôle central dans le sauvetage des persécutés, par la scolarisation sous de faux noms de nombreux enfants juifs.

Mais revenons à 1925. C'est par le biais de ses engagements socio-éducatifs qu'elle obtient une bourse pour partir aux États-Unis, à l'âge de 24 ans, et étudier durant une année à la New York School of Social Work. Et c'est à l'International House où elle réside durant son séjour américain qu'elle rencontre André Trocmé. Ils décident de se marier à leur retour en Europe, en 1926. Véritable exemple de résiliente, Magda Trocmé va pouvoir se donner au service des blessés de la vie. Comme à Maubeuge et Sin-le-Noble, où vit le couple pastoral de 1927 à 1934, le presbytère du Chambon-sur-Lignon sera ouvert au tout-venant. Et c'est ainsi que, tout naturellement, des républicains espagnols, des réfractaires au STO, puis des juifs, adultes mais surtout enfants, vinrent frapper à sa porte.

Magda et André Trocmé répondent spontanément aux demandes à l'aide, puis peu à peu, le sauvetage s'organise : Magda sillonne le plateau pour répartir les réfugiés dans les différentes fermes. Changement d'identité, fabrication de faux papiers, scolarisation, visite aux uns et aux autres, gestion du quotidien y compris des conflits, départs de groupes d'enfants vers la Suisse avec des étapes bien sécurisées : le presbytère du Chambon-sur-Lignon, véritable « ruche », sera l'un des nœuds stratégiques de cette opération à large échelle, et dans la plus parfaite discrétion. Les activités pastorales d'André Trocmé comprennent une bonne part d'engagement dans le sauvetage, de la visite aux paroissiens à la prédication, des réunions du Conseil presbytéral aux rencontres de coordination avec tous les 6 autres pasteurs du plateau. Mais on aurait tort de sous-estimer le rôle de Magda dans cette entreprise. Ce rôle apparaît d'autant plus décisif lorsque l'on sait qu'André est arrêté le 13 février 1943, et sera incarcéré durant un mois au camp de détention de Saint-Paul d'Eyjeaux, près de Limoges ; libéré le 16 avril, il quittera le Chambon en juillet, apprenant que sa vie est menacée, pour se cacher en Ardèche et dans la Drôme ; il ne quittera la clandestinité que le 14 juin 1944. Durant toute cette année, Magda assurera de nombreuses tâches dévolues jusqu'alors à son mari, et intensifiera son engagement dans le sauvetage des enfants juifs. Et c'est elle qui va être confrontée au seul incident tragique de l'occupation sur le plateau : la descente de la Gestapo à la maison des Roches, le 29 juin 1943 : dix-huit pensionnaires vont être déportés, juifs et non-juifs, dont le directeur, un cousin des Trocmé, et dont dix ne reviendront pas. N'écouterant que son courage, Magda courra

sur le lieu de la Rafle, et parviendra à arracher deux jeunes hommes à la mort, en convaincant des soldats de la Wehrmacht de témoigner en leur faveur. Durant la seconde Guerre mondiale, l'ensemble du plateau Vivarais Lignon, dont les habitants comptent à l'époque en leur sein une forte proportion de protestants (jusqu'à 95% dans le village du Chambon-sur-Lignon), se voit ainsi transformé en « cité de refuge », selon une expression de la Bible hébraïque souvent citée par André Trocmé dans ses prédications. Le rôle de Magda s'est avéré décisif pour l'organisation concrète de la résistance non-violente par la dispersion et l'accueil des enfants dans les nombreuses fermes du plateau en vue de leur sauvetage.

L'historien Patrick Cabanel a cherché à mesurer le plus précisément possible l'ampleur du refuge juif sur ce plateau de Haute-Loire, et il l'établit à environ neuf cents personnes, mineures pour l'essentiel ; il reconnaît que cela représente le taux exceptionnel de 18% de la population protestante du Chambon-sur-Lignon, du Mazet-Saint-Voy et de Tence, qui s'élevait à l'époque à 5000 habitants. Patrick Cabanel relève ainsi que le Chambon-sur-Lignon est devenu l'une des « icônes nationales, voire internationales, de cette "banalité du bien" parfois évoquée par les historiens ». Le Comité pour Yad Vashem a décerné la médaille des « Justes » à André Trocmé en 1971, quelques mois avant son décès.

L'intéressé réagira alors en ces termes : « Pourquoi moi, et pas la foule des humbles paysans de Haute-Loire, qui ont fait autant et plus que moi ? Pourquoi pas ma femme, dont la conduite a été beaucoup plus héroïque que la mienne ? Pourquoi pas mon collègue Édouard Theis, avec lequel j'ai tout partagé, en fait de responsabilités ? Je ne puis accepter la "médaille des Justes" qu'au nom de tous ceux qui se sont "mouillés" pour nos frères et nos sœurs persécutés injustement, 7 jusqu'à la mort. Malgré tout je me sens encore coupable de ce qui n'a pas été fait ».

De fait, Édouard Theis (1889-1984) et son épouse Mildred reçoivent la médaille des « Justes » en 1981 ; elle est décernée à Magda Trocmé en 1984 à l'ambassade d'Israël à Paris ; et, fait exceptionnel, alors que ce sont ordinairement des individus qui se voient ainsi décorés, c'est collectivement que, le 5 septembre 1988, les « habitants du Chambon-sur-Lignon et des communes voisines » ont reçu la désignation de « Justes des Nations ». 79 personnes avaient déjà été déclarées « Justes » par Yad Vashem, à titre individuel, sur l'ensemble du plateau du Vivarais-Lignon. Le 8 juillet 2004, le président Jacques Chirac, en visite officielle sur

le plateau du Vivarais-Lignon en compagnie de Simone Veil, déclara notamment qu'« ici, dans l'épreuve, s'est affirmée l'âme de la nation », et qu'« ici, s'est avancée et s'est incarnée la conscience de notre pays ». Il fit ainsi découvrir à nombre de Français l'existence même d'un village « juste » et l'épopée courageuse de sa population, sous l'impulsion de ses pasteurs.

# Jeanne PIFFAULT

## *Monseigneur Gabriel Piguet, une figure de la résistance chrétienne en Auvergne*

Lorsque le comité de la fondation a débuté l'organisation du colloque 2025, les discussions se sont tournées vers les sauvetages d'enfants par des religieux durant l'Occupation. Il apparaissait nécessaire de s'intéresser à l'évêque Gabriel Piguet de Clermont-Fd. Cet évêque a en effet pris des positions politiques lors de certaines messes, notamment lorsqu'il a accueilli le Maréchal Pétain avec une grande émotion, un acte qui a été mal perçu par certains locaux. Pourtant cet homme pétainiste est récompensé à titre posthume le 22 juin 2001 du titre de Juste parmi les Nations.

Après la capitulation du 14 juin 1940, la dimension locale est essentielle pour saisir la complexité de l'époque. Dès septembre 1939, avec la mobilisation générale, la région d'Auvergne ressent les premiers effets de la guerre. En novembre 1939, l'Université de Strasbourg, menacée par l'occupation allemande, se replie à Clermont-Ferrand, provoquant un afflux de réfugiés. Clermont-Ferrand est occupée par les troupes allemandes dès le 21 juin 1940, avec l'instauration d'un couvre-feu. En 1940, le gouvernement de Pétain se déplace à Vichy, marquant une étape cruciale dans l'administration de la France occupée. En 1942, un recensement des Juifs est mis en place et une Direction régionale des questions juives est créée à Clermont-Ferrand, augmentant la pression sur la population juive. En 1943, la résistance se renforce, avec des sabotages et l'intensification des actions des maquisards. Dans les derniers mois de la guerre, la Résistance devient plus marquée, avec des citoyens aidant les réfugiés, délivrant de faux papiers ou soutenant les résistants.

Dans ce contexte historique, une question se pose : quel rôle les membres du clergé ont-ils joué face au nazisme ? Tandis que le Vatican, sous Pie XII, adoptait une position prudente, certains religieux ont-ils pris des positions personnelles contre le régime nazi ? L'étude des actions de Mgr Gabriel Piguet permet d'explorer cette question et d'en analyser les implications dans une perspective plus large. Ainsi, la problématique de cette présentation s'articule autour de la question

suivante: comment Mgr Gabriel Piguet a-t-il contribué à la Résistance et en quoi ses actions témoignent-elles de son engagement spirituel face au nazisme ?

Premièrement, il s'agit de retracer les faits historiques, l'arrivée de Gabriel Piguet en Auvergne et son entrée en fonction à Clermont-Fd. Dès 1940, il prend position et par le biais de prêtres et de nonnes, le réseau diocésain se forme pour cacher des juifs notamment les enfants et aider des prêtres résistants. Ces actions mènent à l'arrestation de l'évêque en 1944 au sortir de la messe de Pentecôte. Emprisonné au régiment militaire du 92, il est successivement déporté à Natzweiler en Alsace actuelle puis à Dachau dont il revient en 1945. Pour achever cette présentation, il est nécessaire en 3e partie d'analyser la dualité de l'évêque dans ses convictions, sa foi à travers sa mémoire posthume et l'historiographie.

Pour cet exposé, les recherches ont débuté aux archives de l'archevêché de Clermont-Ferrand en juin 2024. Je m'appuie également sur les travaux d'historiens tels que Michèle Cointet, Alain Michel, Yagil Limore, Julien Bouchet et sur le témoignage écrit en 1947 de Gabriel Piguet.

### **L'exercice de son sacerdoce**

Gabriel Piguet, né en 1887 à Mâcon, grandit dans une famille bourgeoise catholique et suit très tôt une vocation religieuse. Il commence ses études au collège jésuite de Notre-Dame de Mongré, puis poursuit sa formation au séminaire du Saint-Sulpice à Paris avant d'être ordonné prêtre en 1910. Il poursuit ses études à Rome, où il obtient un doctorat en théologie. En 1912, il commence sa carrière ecclésiastique en tant que vicaire à la cathédrale d'Autun, où il assiste l'évêque dans ses responsabilités. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate le 28 juillet 1914 après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche à Sarajevo, Gabriel Piguet est engagé dans l'armée française comme brancardier (def) Blessé en septembre 1915, il est contraint de quitter le front. Sa blessure par balle le blesse à vie. Après sa révocation du front et à la fin de la guerre, il se consacre à l'instruction de la jeunesse et à la reconstruction du séminaire diocésain. Ces séminaires au sein des diocèses sont des lieux de rassemblements qui permettent à des personnes qui ont cette vocation religieuse de recevoir une formation. A titre

d'exemple aujourd'hui la France compte 32 séminaires où des étudiants se forment notamment pour devenir prêtre.

Le pape Pie XI nomme Gabriel Piguet évêque de Clermont-Ferrand en avril 1933 suite au décès de Jean-François Marnas.

Le 11 mars 1934, Gabriel Piguet est intronisé évêque à la Cathédrale de Clermont-ferrand<sup>1</sup>. Ses premières actions sont tournées vers le développement de l'Action catholique et de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC). Il marque ainsi son souci de se rapprocher du monde ouvrier<sup>2</sup>. Une des grandes problématiques de l'Eglise comme autorité morale à cette époque est de rester proche de la population, la loi de 1901 marquant la séparation entre le domaine spirituel et le domaine politique ayant bouleversé un fonctionnement sociétal séculaire. Gabriel Piguet se montre conservateur, intransigeant sur les pratiques liturgiques. En tant qu'évêque, il guide les fidèles, administre le diocèse et gère les finances, tout en représentant l'Église dans ses relations avec les autres cultes et les autorités civiles locales. Son rôle d'évêque est donc prédominant dans la vie quotidienne des gens à cette époque. Ce rôle de représentant de l'Eglise catholique justifie notamment en juin 1940 l'accueil du Maréchal Pétain à la cathédrale de Clermont après la signature de l'armistice. Ce dernier est vu par ses contemporains comme le héros de la Grande Guerre, il paraît être le seul homme politique du moment à pouvoir faire barrage à Hitler. La cathédrale de Clermont-Ferrand est mise à disposition du Maréchal et de son gouvernement pour les représentations officielles mais aussi pour les événements créés pour arborer une cohésion sociale et pour insuffler une confiance de la population envers le nouveau gouvernement.

### **Prise de position et actions en son diocèse**

Aux archives de l'archevêché de Clermont, plusieurs documents témoignent des actions de Gabriel Piguet pendant la guerre. Un document de septembre 1951 mentionne 13 enfants juifs cachés par l'évêché, grâce au travail de Madame Mascard et Mlle Lichty, assistante sociale. Parmi les actions notées, il est également mentionné le cas de Claude Champion, un jeune résistant, caché par l'évêché. La

---

<sup>1</sup> Il devient le 100e évêque de la ville.

<sup>2</sup> <https://clermont.catholique.fr/gabriel-piguet-un- eveque-dans-la-tourmente/>

lettre est écrite après guerre et laisse supposer que tous les noms ne figurent peut-être pas sur la liste. Ces informations suggèrent que l'évêché protégeait à la fois des enfants juifs et des jeunes résistants.

Comment ces actions d'aides se déroulaient-elles? Comment se constitue et fonctionne le réseau diocésain et quelle part d'action l'évêque prend-il ?

Parmi ces enfants, Maurice et Albert Palivoda, deux frères français, sont cachés à Pontgibaud, où ils sont scolarisés à l'école des Frères des écoles chrétiennes. Ils sont également accueillis par le couple Tixier pendant les vacances scolaires. Le directeur d'école, Marcel Genestier, en lien avec Mgr Piguët, participe à ces actions de protection. De manière similaire, les sœurs Faïn, Nadine, Régine et Janine, originaires de Paris, sont prises en charge au couvent Sainte-Marguerite de Clermont-Fd par la Mère supérieure Marie-Angélique Murat et par la directrice Soeur Marie Lafarge. Cette dernière est la nièce de Gabriel Piguët. Pour les vacances de Pâques 1943<sup>3</sup>, les sœurs sont envoyées à la Tour d'Auvergne. Elles furent accueillies par sœur Marthe Guillaume. Par l'action des religieuses, les enfants peuvent continuer à mener une vie presque normale. Elles suivent des cours scolaires, sont amies avec d'autres filles de leur âge et partent en vacances scolaires.

Ces actions de sauvetage s'inscrivent dans ce que l'on appelle le "réseau diocésain", un réseau composé de couvents, d'écoles religieuses du diocèse de Clermont dirigé par Gabriel Piguët. Les acteurs de ses sauvetages sont des assistantes sociales, des professeurs, des directeurs, des Mères supérieures. Il y a aussi aidants c'est-à-dire des personnes qui apportent leur aide, de manière spontanée, à un moment où l'enfant en a besoin. Par exemple, la religieuse qui accueille les sœurs durant les vacances de Pâques.

Le réseau fonctionne selon la hiérarchie de l'Église, avec des échanges d'informations au sein de cette structure ou hors des murs de la vie ecclésiastique pour veiller sur les enfants. Une fois cachés, est-ce que le réseau diocésain a continué de suivre le parcours des enfants ? Était-ce seulement possible d'agir ainsi ? Car si les informations fuyaient, les enfants risquaient la déportation.

---

<sup>3</sup> [Murat Marie-Angélique / Clermont-Ferrand | Les justes d'Auvergne](#)

Le document trouvé aux archives de l'archevêché apporte une réponse. Un nom est en particulier énoncé Marie-Antoinette Lichty assistante sociale pour l'évêché joue un rôle clé dans ce réseau, en plaçant des enfants juifs dans des familles d'accueil ou des institutions religieuses, et en veillant sur leur bien-être en effectuant des visites régulières. Son rôle implique aussi de trouver des solutions de repli pendant les vacances.

Le réseau diocésain réunit donc des membres du clergé et des personnes extérieures à l'Église, comme Mlle Lichty, pour protéger et soutenir les enfants juifs pendant la guerre. Gabriel Piguet semble avoir été au courant de ces actions, relayées par ses adjoints et le personnel diocésain, mais il reste à déterminer son propre niveau d'engagement direct.

### **Un médiateur de refuge : témoignage de Claudine Bollack**

En 2022, la Fondation Claude Lévy a lancé un appel à témoins pour recueillir les récits d'enfants juifs cachés dont les sauveteurs n'étaient pas reconnus comme « Justes parmi les Nations ». Parmi les témoins, Claudine Bollack, une enfant juive cachée à Clermont-Ferrand, a témoigné. Née Goetschel, a été cachée avec ses deux sœurs par des religieuses après l'arrestation et la déportation de leurs parents résistants. Leur père, Gustave, était impliqué dans la résistance et a été déporté à Auschwitz après avoir été dénoncé en 1944. Avant cela, les filles avaient été cachées à l'école Sainte-Marguerite de Clermont-Ferrand. C'est Marie Lafarge qui les prend en charge à leur arrivée avec la complicité de Marie-Angélique Murat, la directrice de l'établissement<sup>4</sup>. Les trois soeurs Goetschel rencontrent ainsi les trois soeurs Faïn.

Après la dénonciation et l'arrestation de leurs parents, Claudine et ses sœurs ont été déplacées au Vernet-la-Varenne, où elles ont été prises en charge par la religieuse Alice Chevalier. Madame Lafarge lui demande personnellement de les accueillir. Le premier réflexe d'Alice est d'accepter puis d'en référer à sa hiérarchie. Elle a donc téléphoné à l'évêque Monseigneur Piguet, pour lui exposer la situation et lui demander si elle pouvait prendre en charge les trois sœurs juives. Il lui a répondu : "Vous ne pouvez pas, vous le devez." Cette religieuse recueille les sœurs avec

---

<sup>4</sup> Voir le livret disponible sur le site de la Fondation ([Fondation Claude Lévy, enfant juif caché - Ressources pédagogiques](#)) et la trace de ce témoignage : <https://justes.msh.uca.fr/bollack>

beaucoup de bienveillance. Claudine indique qu'elle les considérait "comme ses enfants, comme ses filles".

Ce témoignage met à nouveau en avant les liens hiérarchiques au sein du diocèse. Les religieuses agissent par humanité, spontanément mais échangent avec l'évêque qui est au courant des sauvetages. Le rôle de l'évêque Gabriel Piguet, en tant qu'autorité morale et ecclésiastique, était central. Il soutenait l'accueil des enfants juifs dans les établissements religieux et supervisait leur sécurité et leur éducation. Un autre témoignage atteste que l'évêque s'est même rendu en 1944 à Pontgibaud pour s'enquérir du bien-être des enfants cachés. Des directives étaient peut-être données pendant ces entrevues, ces appels téléphoniques, les historiens n'en gardent aucune trace écrite, ce sont les témoins directs qui pouvaient attester de ces faits.

### **L'emprisonnement de l'évêque à la prison du 92e régiment**

Gabriel Piguet est arrêté le dimanche 28 mai 1944 à la sortie de la messe de Pentecôte devant tous les paroissiens. Un policier allemand lui demande<sup>5</sup> de se présenter à Chamalières au siège de la Gestapo. Les griefs retenus contre lui sont troubles. Si les arrestations et les contrôles sont quotidiens et partout à cette période, il est peu commun qu'un évêque soit arrêté. Il lui est reproché d'avoir caché un prêtre résistant, l'abbé de Viry. Gabriel Piguet semble gêner les nazis mais aucune preuve n'est apportée. Sur sa supposée participation à deux autres affaires dans lesquelles deux prêtres, un à Médeyrolles, l'autre à Brassac-les-Mines, auraient été aidés par ses actions, il est emprisonné à la prison du 92e à Clermont-Ferrand.

Enfermé pendant 40 jours, il échange de courts billets avec ses vicaires pour donner des directives, demander des denrées alimentaires ou des vêtements. Ces billets écrits au crayon à papier sont compilés aux archives de l'archevêché.

Dans son ouvrage témoignage, l'évêque décrit les conditions d'emprisonnement avec ses codétenus. Il connaît surtout les vexations mais pas la violence physique d'après son témoignage. Il reçoit des traitements de faveur de la part des Allemands

---

<sup>5</sup> PIGUET Gabriel, Prison et déportation : témoignage d'un évêque français, Paris, Éditions Spes (impr. des Éditions Spes), 1947, p 29.

: il dispose d'un lit, d'une table et d'un petit autel pour ses offices. Il est interdit de sortie pour assurer son isolement social.

A la lecture de son livre, il apparaît que la religion était exclue du quotidien. Une majorité du peuple allemand historiquement vit avec les cultes chrétiens. Cependant, l'idéologie nazie prônait ses propres croyances et, de ce fait, évinçait toutes les autres croyances notamment spirituelles et religieuses. Les juifs n'étaient pas perçus à travers leur confession, ils ont été traqués comme un peuple, comme une race inférieure. Les catholiques emprisonnés ne recevaient pas de privilèges lorsqu'ils étaient prêtres ou curés, il s'agissait même de l'inverse. Comme ils représentaient un espoir, une foi qui dépasse les douleurs et les souffrances des événements, ces symboles devaient être détruits ou réduits dans l'espace public. Même un évêque n'était pas protégé par sa position sociale, tout individu opposé aux thèses nazis devaient être annihilés. Ce processus nazi est évoqué par l'historienne Michèle Cointet dans son ouvrage, elle cite un témoignage où un soldat nazi énonce à un prisonnier "il n'y a pas de bon dieu ici"<sup>6</sup>.

Dans son ouvrage, Francis Rohmer, étudiant en médecine arrêté en 1944, évoque l'arrivée d'un évêque dans une prison, et décrit la foi qui animait les détenus. Bien que certains prisonniers fussent athées, la foi, qu'elle fût chrétienne ou non, servait de réconfort dans leur souffrance. L'évêque n'est d'ailleurs pas le seul ecclésiastique détenu au 92 : "*Un matin, je repère un grand géant blond avec des yeux très bleus, une face taillée à la serpe, qui en impose par son air décidé. Il porte encore des traces d'ecchymoses, témoins d'interrogatoires sévères. C'est l'abbé de Viry.*"<sup>7</sup>

Malgré les efforts de son entourage et de sa famille pour obtenir sa libération, Gabriel Piguet reste emprisonné : "*Le surlendemain 20 août, à 10 heures du matin, l'avance des forces alliés et leur conjugaison aux forces de la Résistance intérieure font prendre à la police allemande une décision que nous redoutions et qui ne surprend aucun d'entre nous, le départ collectif et subit de tous les prisonniers pour une destination évidemment inconnue.*"

Les résistants sabotent les rails, notamment entre Clermont-Ferrand et Riom, ralentissant considérablement les convois. Le trajet de Clermont à Dijon,

---

<sup>6</sup>COINTET Michèle, *L'Église sous Vichy*, Paris, Perrin, 1998, p 59.

<sup>7</sup>ROHMER Francis, *De Strasbourg à Dachau, Souvenirs 1939-1945, tome 2 : 1944-1945*, Lamarque, 2021, p 57.

normalement rapide, prend une semaine en raison de l'immobilisation des trains. Des personnes viennent sur les rails pour apporter de la nourriture aux prisonniers, un acte de solidarité malgré la présence des SS qui surveillent les convois.<sup>8</sup>

### **Déportation d'un évêque : le camp de Struthof- Natzweiler**

L'évêque prend progressivement conscience de la répression nazie pendant son voyage, observant les souffrances de ses compagnons de détention et des villes qu'il traverse. Après 10 jours et 10 nuits de transport, il arrive à la gare de Rothau le 30 août 1944, où il aperçoit pour la première fois, " des détenus revêtus de costumes rayés, bleus et blancs coiffés de bérets de même couleur et de même style."<sup>9</sup>

Il est ensuite conduit au Camp du Struthof-Natzweiler<sup>10</sup>, un camp de concentration créé en 1941<sup>11</sup> sur ordre d'Himmler, où plus de 52 000 déportés de 30 nationalités différentes ont été enfermés. Ce camp s'étale sur 5 hectares, en pleine nature près d'une carrière de granite rose où les détenus étaient chargés de l'exploitation dès 1942. Le Struthof a également été utilisé pour des expérimentations au nom de la science, notamment par des médecins allemands qui ont testé des gaz toxiques sur les prisonniers. Le virologue Otto Bickenbach et le médecin Eugen Haagen testent aussi leur vaccin contre le typhus. Le médecin Auguste Hirt demande l'autorisation à la hiérarchie nazie d'acquérir des prisonniers juifs ( 86 personnes dont 29 femmes) pour pouvoir créer des squelettes d'étude. Un convoi lui est transféré dans ce seul but car les prisonniers présents dans ce camp concentrationnaire étaient à majorité des prisonniers politiques, des résistants, des tzigans ou des personnes homosexuelles. Les détenus juifs sont gazés dans la chambre et les corps sont transportés à l'université de Strasbourg. Ces faits se sont déroulés le 13, le 16, et le 18 août 1944.

Gabriel Piguet devient captif après ces événements macabres. Il ne mentionne pas ces atrocités dans son témoignage, probablement parce qu'il n'en avait pas connaissance directe et que les autres détenus ignoraient en majorité ce

---

<sup>8</sup> PIGUET Gabriel, Prison et déportation : témoignage d'un évêque français, Paris, Éditions Spes (impr. des Éditions Spes), 1947, p 54.

<sup>9</sup> PIGUET Gabriel, p 55.

<sup>10</sup> <http://www.ajpn.org/internement-Struthof-Natzweiler-300.html>

<sup>11</sup> Sur les 17 baraques, 4 sont toujours présentes aujourd'hui. Une nécropole de 1117 tombes est présentée dans le parcours muséographique.

qu'il se passait à l'autre bout du camp. Si le camp du Struthof-Natzweiler est découvert le 25 novembre 44<sup>12</sup> par une division de l'infanterie américaine, le calvaire des détenus continue. Deux mois avant, en septembre, 6 000 d'entre eux sont évacués et transférés vers les camps annexes de Natzweiler ou vers Dachau. L'évêque Gabriel Piguet fait partie du convoi en direction de Dachau et arrive le 6 septembre.

## Déportation à Dachau

Gabriel Piguet retrouve un vicaire de Clermont, M. l'abbé Clément Cotte parti volontaire pour l'Allemagne pour ne pas laisser sans secours spirituel de jeunes ouvriers<sup>13</sup>. Du témoignage de l'évêque, il ressort que beaucoup de prêtres sont prisonniers à Dachau. Le journaliste Guillaume Zeller dans son livre *La Baraque des prêtres, Dachau 1938-1945*<sup>14</sup> met en avant que 2720 prêtres de l'Europe entière ont été détenus dans ce camp.

L'évêque clermontois séjourne 8 mois à Dachau<sup>15</sup>. Il distingue cette détention en 3 périodes : celle du block de l'infirmerie où il reste pendant 3 semaines ; celle du block des prêtres pendant 4 mois et enfin la prison du camp où il est détenu durant les trois derniers mois. Les prisonniers sont une main d'œuvre, Gabriel Piguet écrit peu dans son livre, il met davantage en avant l'affaiblissement physique et le sadisme.

Avant d'être envoyé à la prison du camp, l'évêque est interrogé par les nazis. Ceux-ci voulaient savoir ce qu'étaient devenus les évêques Piguet, Théas, Rodié. Monseigneur Rodié avait été renvoyé de Compiègne dans son diocèse après des interrogatoires. Pour l'évêque Théas, Mgr Piguet hésite, je cite : "des détenus, compagnons de Compiègne, m'avaient récemment donné l'assurance de sa libération, au tout dernier moment, avant le départ pour l'Allemagne du convoi qui devait l'emmener."<sup>16</sup>

L'évêque de Clermont est conduit à Innsbrück, en Autriche avec plusieurs codétenus. De cette ville, ils sont dirigés vers le col du Brenner en direction de

---

<sup>12</sup> Reportage France 3 grand Est : reportage de J.Jung, T.Sitter et N.Tanguy

<sup>13</sup> PIGUET Gabriel, Prison et déportation : témoignage d'un évêque français, Paris, Éditions Spes (impr. des Éditions Spes), 1947, p 69.

<sup>14</sup> ZELLER Guillaume, *La baraque des prêtres, Dachau 1938-1945*, Tallandier, Paris, 2024.

<sup>15</sup> PIGUET Gabriel, p 70

<sup>16</sup> PIGUET Gabriel, p 121

l'Italie. Cette marche est arrêtée au Prager Wildersee, un hôtel au bord du lac de Braies. Le 4 mai 1945, en sortant de la chapelle à la fin d'une messe catholique, Gabriel Piguet découvre que des soldats américains ont pris possession des lieux. Lorsque l'évêque est libre, ses camarades de Dachau le sont 5 jours avant<sup>17</sup>.

A travers le parcours et le témoignage de l'évêque, on remarque les actes de résistance armées, comment à micro échelle les déportés sont impactés, la peur et la pression des SS qui vivent les défaites du Reich et le recul du territoire nazi. Gabriel Piguet est rapatrié au titre de déporté politique au centre d'accueil du Puy-de-dôme, il est de retour de déportation le 7 juin 45.

### **Dualité de l'homme : une mémoire posthume controversée ?**

La figure de Mgr Gabriel Piguet illustre la complexité des engagements individuels en période de crise. Après la défaite de 1940, il apporte son soutien au Maréchal Pétain, comme en témoigne son discours du 11 novembre 1940, où il bénit l'« homme providentiel » censé reconstruire la France. Cet appui marqué a longtemps pesé sur son image après-guerre. Pourtant, son action ne se limite pas à cette adhésion visible. Dans l'ombre, il joue un rôle dans la résistance spirituelle et humaniste, dénonçant les régimes totalitaires dans un livre publié en 1947. Son engagement, parfois perçu comme délégué à des intermédiaires, reste sujet à débat. En 1947, il écrit un livre dans lequel il exprime une position politique plus humaniste et universelle, bien opposée aux thèses totalitaires du nazisme et du fascisme. Dans ce texte, il dénonce la tyrannie et l'ambition des régimes autoritaires, appelant à la paix et à l'apaisement, valeurs qui s'inscrivent dans une pensée spirituelle. Le 11 mars 1947, Marcel Ladin écrit à Gabriel Piguet pour lui parler de la fondation d'une revue sous le patronage de la Fédération nationale des anciens combattants nommée " Notre Combat". Il souhaite proposer à Gabriel Piguet de devenir membre de la revue régionale. Le 11 octobre 1951<sup>18</sup> Mgr Gabriel Piguet reçoit la Légion d'honneur, mais les doutes sur son rôle précis dans les actions de sauvetage ont persisté.

---

<sup>17</sup> PIGUET Gabriel, pp 164-165

<sup>18</sup> Information contenue dans les archives consultées; hebdomadaire, La vie catholique du diocèse de Clermont, 83e année, N°42, 20 octobre 1951, rédigé par l'abbé Michel PAYRARD rue Montlosier à Clermont-Fd.

## Une mémoire posthume controversée ?

Une mémoire posthume controversée : pourquoi cette hésitation historiographique ? Bien que certains témoignages et archives, comme ceux des enfants sauvés ou des membres de la résistance, attestent de son rôle actif dans le sauvetage et l'aide aux persécutés, l'historiographie a mis du temps à reconnaître ses actions. Une des raisons de cette hésitation réside dans la distance entre la mémoire individuelle de ses contemporains et l'analyse historique postérieure. Les résistants, dont beaucoup étaient animés par une forte opposition idéologique au clergé, ont tardé à reconnaître publiquement son rôle. L'analyse de ses actions et de sa mémoire montre aussi que sa position d'évêque a compliqué la reconnaissance publique de ses actes. Tout en étant un acteur clé dans le sauvetage de nombreux enfants et familles, il n'a pas toujours été perçu comme un résistant au sens strict, ce qui a entraîné un manque de reconnaissance officielle dans certains cercles. Il faut aussi prendre en compte le contexte post-guerre : dans les années 50 et 60, les historiens et témoins contemporains des faits ont eu tendance à privilégier les actions plus directes et visibles. Dans l'ensemble, la mémoire de Mgr Gabriel Piguet a oscillé entre reconnaissance et doute, entre la vision d'un homme qui a sauvé des vies et celle d'un homme trop discret pour que son action soit reconnue, jusqu'à son titre posthume de Juste parmi les Nations en 2001. L'historiographie récente, à travers des travaux comme ceux de Julien Bouchet, Marc-Alexis Roquejoffre et des archives de la résistance, contribue à réévaluer l'héritage de Mgr Piguet et à lui donner une place plus juste dans l'histoire de la Résistance chrétienne.

Cette présentation vise à mettre en perspective la vie et les actions de Mgr Piguet dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, en interrogeant la spécificité de la résistance chrétienne. Contrairement à d'autres formes de résistance, celle-ci s'appuie sur la foi comme moteur d'engagement, sans pour autant faire de chaque croyant un sauveteur. Elle se manifeste à travers l'action d'ecclésiastiques qui, en restant fidèles aux valeurs évangéliques, placent l'humain au cœur de leur mission.

L'Holocauste ne peut être seulement attribué à une nationalité. Il s'agit de la monstruosité inhérente à la nature humaine qui est, dans ce contexte historique,

contenu dans les thèses nazies. Il est troublant voire dérangeant de réaliser que chacun possède la capacité de commettre des actes de malveillance, de violence par haine et par pur sadisme. Cependant, si chaque individu est capable du pire, il peut également incarner le meilleur de la nature humaine, transcendant ainsi les différences et ses propres opinions.

Si mon titre présente une figure de résistance chrétienne c'est pour mettre en avant que l'humanité n'est pas prédéfinie par une vocation, une confession religieuse ou une nationalité. Secourir, apporter son soutien c'est un processus interne, c'est un chemin avec soi-même avec l'assurance qu'il s'agit de la bonne chose à faire. Cette idée vaut pour Gabriel Piguet mais également pour tous les membres du réseau diocésain. Montrer de l'humanité pour autrui c'est lorsque la compassion prend le pas sur la stigmatisation, sur l'a priori et le jugement pour finalement donner lieu à l'entraide. A travers une différence de foi, de conviction religieuse, c'est cette compassion là qui a percée.

## **BIBLIOGRAPHIE**

COINTET Michèle, *L'Église sous Vichy*, Paris, Perrin, 1998.

LIMORE Yagil, *Chrétiens et Juifs sous Vichy 1940-1944: sauvetage et désobéissance civile*, Paris, Cerf, 2005.

MICHEL Alain, *Vichy et la Shoah : Enquête sur le paradoxe français*, CLD éditions, 2012.

PIGUET Gabriel, *Prison et déportation : témoignage d'un évêque français*, Paris, Éditions Spes (impr. des Éditions Spes), 1947.

ROHMER Francis, *De Strasbourg à Dachau, Souvenirs 1939-1945, tome 2 : 1944-1945*, Lamarque, 2021.

ROQUEJOFFRE Marc-Alexis, père Martin RANDANNE, *Monseigneur Piguet, un évêque discuté*, s.n, 2000.

ZELLER Guillaume, *La baraque des prêtres, Dachau 1938-1945*, Tallandier, Paris, 2024.

# Remerciements

L'ensemble du Comité de la Fondation Claude Lévy souhaite exprimer sa profonde gratitude à tous ceux qui ont contribué à faire de notre colloque du 5 février 2025 un moment de transmission et de réflexion d'une grande richesse.

Nous adressons nos sincères remerciements aux intervenants qui ont partagé leurs témoignages, leur expertise et leur engagement. Votre présence et vos paroles ont permis de donner une résonance particulière à cette rencontre, en transmettant avec force et émotion la mémoire des enfants juifs cachés.

Nous tenons également à remercier chaleureusement les classes de scolaires et leurs enseignants qui ont fait le déplacement pour assister à cet événement. Votre écoute attentive, vos questions et votre curiosité témoignent de l'importance de cette transmission auprès des jeunes générations.

Ensemble, nous œuvrons pour que ces histoires essentielles continuent de vivre et d'éclairer l'avenir. Merci à tous pour votre engagement et votre présence.

Le Comité de la Fondation Claude Lévy

Enfant Juif caché